

La pipe



Nous marchions dans le brouillard et nous avançons difficilement. Chacun de nos plus petits pas se heurtait à l'enchevêtrement des branches, des lianes et des racines. Chaque fois que nous faisons un pas en avant, nous ne savions pas si nous allions nous enfoncer jusqu'aux chevilles, jusqu'aux genoux ou jusqu'à la gorge. Quand nous posions le pied sur le sol, nous entendions le craquement étouffé du bois vermoulu et le glapisement bouillonnant de la boue, et nous espérions que ce ne fussent pas la brisure de nos os, ni le déchirement de nos chairs. Nous étions inextricablement absorbés et envoutés par la luxuriante végétation qui nous entourait, autant que par la brume qui nous enveloppait. Nous ne savions plus quelle heure il était, ni quel jour nous étions, et désorientés et somnambules, nous ne savions plus vraiment dans quelle direction nous nous dirigeons, ni pour quelle raison.

Dans nos chaussures trempées par le cloaque des marais de la forêt tropicale, les cloques purulentes de nos pieds spongieux germaient et s'infectaient continuellement, et leurs frottements lancinants nous montaient à la tête, comme pour nous rappeler que nous n'étions pas encore mort, mais que nous agonisions seulement dans la moisissure et l'étrangeté ambiante. Le sang qui suintait de nos innombrables égratignures se mélangeait à la sueur, à la poisse et à la puanteur asphyxiante de l'air humide et chaud. Les piqures virulentes des moustiques et des sangsues nous harcelaient et nous vidaient lentement, tandis que l'obscur terreur des serpents et des araignées nous emplissait d'effroi et nous envahissait obstinément.

Malgré l'énervement de nos réflexes brutaux et les grattements spasmodiques que nous nous administrions sur toutes les régions du corps, les démangeaisons ne faisaient que croître, et nous excitaient de plus en plus, paralysant ainsi le peu de lucidité dont nous étions encore capable. Nous savions que le soulagement n'était que provisoire, qu'il ne faisait que rougir et endormir l'épiderme, et qu'alors le sang remontait à la surface, comme pour encourager la voracité et faciliter l'acharnement de ces petites bêtes qui festoyaient sur les grosses. Mais nous ne pouvions nous en empêcher. Nous savions pourtant que la lutte était vaine, et que nous ne pouvions rien faire contre ces hordes papillonnantes et molles, mais nous ne pouvions nous astreindre à l'abandon désespéré de notre impuissance. La jungle cruelle et sauvage aspirait invulnérable et imperturbable le peu de vie qui nous restait.

Nous étions accablés et obnubilés par toutes ces petites choses de l'existence qui nous frôlent et nous agacent sans importance, et la moindre contrariété prenait une ampleur considérable. Les petites divergences entre nous sonnaient comme des aveux ou des déclarations d'intention. Les petites nuances de nos caractères se révélaient comme des enjeux ou d'effrayantes caricatures. Notre incompréhension et notre frustration s'intensifiaient et s'exacerbaient de plus en plus, inexorablement, irrémédiablement, stimulant notre soif d'en découdre, exaltant notre appétit de vengeance. Nous retournions par dépit notre haine contre nous même et développions du mépris pour nos compagnons, nous prenions tout comme un prétexte, une allusion ou une attaque personnelle. Tout le monde nous irritait et nous dispensions nos accusations sur tout ce qui passait près de nous, puisque nous ne pouvions le faire contre l'espace, le temps ou la nature des événements. Nous étions confondus dans l'illusion que des esprits exigeraient des sacrifices, et qu'il fallait tout faire pour détourner de soi le choix du destin. Notre seule obsession était de s'en sortir coûte que coûte, chacun ne pensait qu'à se protéger pour durer et survivre le plus longtemps possible, et tous les moyens nous paraissaient bons, même les plus mauvais, même les plus exécrables, même les plus ignobles.

Nous étions subjugués par la forêt vierge, par les cris et par le grouillement de la faune invisible, mais il nous était impossible d'exprimer notre fascination. Les singes

hurtaient dans le bruissement des feuilles, les haras s'envolaient comme des bourrasques quand nous les dérangions, mais nous ne voyions presque rien, nous étions noyés dans une nuée opaque, et la lumière était toujours tamisée, les choses nous apparaissaient floues et indistinctes, comme auréolées par la moiteur, même le ciel disparaissait sous l'épaisse couche de verdure. Du reste, nous avions la plupart du temps les yeux fixés sur le sol et nos pensées étaient plus tournées vers nous-même que vers notre environnement. De nombreuses bêtes indéterminées avaient déjà détaillées bien avant que nous eussions pu les identifier. Nous étions immergés dans un monde qui nous était inconnu et nous avions la sensation de ne pas y être à notre place. Nous ressentions que nous n'y étions pas les bienvenus, mais que nous étions à sa merci, et qu'à tout moment quelque chose de grave pouvait survenir.

Les journées étaient courtes et la nuit tombait rapidement. Dès l'après midi nous recherchions un endroit sec et perché pour y installer notre campement. Un soir nous avons trouvé un rocher assez plat et assez large pour nous y accueillir. Nous avons mangés les quelques fruits comestibles que nous avons glanés en court de route, mais nous ne buvions presque pas de peur de tomber malade de surcroit. Nous avons organisés les tours de garde autour d'un petit feu pour tenir les veilleurs éveillés et éventuellement faire fuir les bêtes un peu trop curieuses. Tout semblait comme à l'habitude et nous nous sommes endormis tranquillement dans la confusion générale qui nous avait gagnée.

Dans l'obscurité, la forêt semblait en effervescence, et il était fréquent que nous fassions des rêves étranges et hallucinatoires. Ce matin là, nous nous réveillâmes encerclés par une tribu indigènes. Il y avait des hommes, des femmes et des enfants. Ils étaient petits avec la peau nue d'une couleur brun rouge, et toutes leurs têtes étaient maquillées d'un noir brillant. Certains portaient des plumes bariolées dans les cheveux, des arcs et des flèches longues comme le bras, et une petite ceinture de cuir à la taille. Nous étions sous le choc et personne ne disait rien. Nous étions figés dans l'angoisse d'être le prochain repas cannibale de nos hôtes. L'un d'entre eux s'approcha de moi silencieusement et me tendis une pipe allumée. Je crus que c'était une coutume à laquelle je ne pouvais me soustraire sans risquer de froisser l'hospitalité du clan. Je la prit, la porta à ma bouche et tira quelques bouffées, puis le monde tout autour de moi changea, se transforma et s'évanouit comme la fumée d'un fantôme qui disparaît dans la nuit.

